

—Et moi donc ! reprit vivement Napoléon ; vous m'oubliez, général ! J'ai signé hier son admission à mon institution impériale d'Ecouen ; je me charge de sa dot. J'avais décoré son frère. Général, je vous ai fait, ce matin, grand officier de la Légion d'Honneur...

—Merci, merci, sire !... Mais mon fils !... Je n'ai plus de fils...

Et comme deux grosses larmes roulaient sur les joues amaigries du vieux Polonais, Napoléon mit pied à terre avec précipitation, et, lui tendant les bras :

—Viens, mon pauvre Zaluski, lui dit-il d'un ton pénétré, viens embrasser ton empereur, car lui aussi est bien malheureux !

A ces mots, le père d'Achille se précipita dans les bras de Napoléon, en laissant un libre cours à ses sanglots.

Mademoiselle Zaluski entra à Ecouen pour passer presque aussitôt à la maison royale de Saint-Denis. Seulement, l'empereur n'eut pas le temps de la doter, comme il le voulait, parce qu'on l'envoya bientôt, lui aussi, pleurer à Sainte-Hélène un fils vivant, mais exilé comme lui. Le souvenir d'Achille est toujours présent à la mémoire de sa sœur. Dernièrement encore, en nous parlant de lui, les yeux de la fille du brave Polonais étaient baignés de pleurs, elle nous montrait, silencieusement, suspendu au-dessus de sa cheminée un petit sabre d'enfant et une croix de la Légion-d'Honneur, c'étaient les étrennes qu'il avait reçues de l'impératrice Joséphine à Saint-Cloud, et la décoration que l'empereur avait détachée de sa poitrine, à Craonne, pour la poser sur le cœur encore palpitant de son frère.

LE VIEUX FAUTEUIL.

(Suite.)

Enfin, ma mère, après m'avoir embrassé ainsi que ma sœur, nous bénit tous deux, porta ses regards vers le crucifix, et rendit à Dieu sa belle âme, si tendre et si forte ! Et cela encore sur ce *Fauteuil*, mon fils, ajouta M. Morency, en essuyant les larmes qui coulaient sur son visage.

Charles pleurait aussi ; et trop ému pour répondre, il s'inclina silencieusement, et baisa l'un des bras du fauteuil de sa sainte aïeule.

Après une pause de quelques moments, M. Morency reprit :

—Ma désolation fut extrême. Ma sœur était bonne pour moi ; mais je la connaissais peu. Ce n'était plus la voix, les caresses de ma mère ! le vide était immense, impossible à remplir !

Ma sœur dut bientôt aller rejoindre son mari et ses enfants. Il fut arrêté qu'un de nos oncles, habitant la petite ville de Saint-Giraud, se chargerait de me garder chez lui, et de m'envoyer continuer chaque jour mes études au collège.

En attendant le triste partage de la succession de ma mère, chacun de nous emporta un souvenir d'elle. Ma sœur voulut une petite croix que ma mère portait à son cou. Quelques livres et quelques bijoux furent envoyés à mon frère, moi je ne demandais que le *fauteuil de ma mère*. On s'étonna de ce choix. On ne pouvait comprendre combien je tenais à ce meuble, déjà vieux alors, mais qui était pour moi un souvenir de toutes les émotions de ma vie, un témoin de toutes mes joies et de toutes mes douleurs ! j'exigeai

qu'il fût porté chez mon oncle, M. Bélan, lorsque Isabelle me conduisit chez lui.

M. Bélan était un vieillard égoïste, avare, d'un caractère naturellement sec, et que l'âge rendait chagrin. Je passais une heure avec lui, chaque matin, avant de me rendre au collège. Là, je subissais de longues réprimandes sur de légères fautes, et jamais un mot affectueux ne venait m'encourager. Le soir, les sermons recommençaient. Après le souper, je montais enfin dans ma chambre pour y pleurer en liberté. J'embrassais le *fauteuil de ma mère*, et je lui disais : Oh ! parle-moi, mère chérie, console-moi ; personne ne m'a aimé que toi seule. Je me rappelais toutes les scènes de ma douce enfance, et, à ces souvenirs, l'amertume de ma douleur se calmait. Il me semblait que ma mère descendait du ciel et se rapprochait de moi.

Peu à peu je me fis au caractère de mon oncle. Il ne devint pas meilleur pour moi ; mais je pris mon parti sur ce naturel grondeur, et je ne m'en affligeais plus autant.

Plus tard, mes études finies, je voulus suivre une carrière, qui, tout en me sauvant des dangers de l'oisiveté, ajoutât un peu à la médiocrité de ma fortune. Mais mon oncle cria à l'ingratitude, disant qu'après m'avoir servi de père, il se voyait abandonné cruellement alors qu'il ne lui restait plus que peu d'années à vivre. Je me décidai à ne pas le quitter, sans aucun motif d'intérêt, mon fils, car M. Bélan me préférerait un autre parent plus éloigné. Souvent, il m'avait répété qu'il serait mal de laisser son héritage à un dissipateur comme moi, et que le sien serait un jour pour M. Julien. Je m'y attendais donc, et je soignais la vieillesse de mon oncle, seulement afin d'acquitter la dette de ma jeunesse.

Des parties de plaisir me lièrent avec quelques jeunes gens dont l'éducation première n'avait pas ressemblé à la mienne. La plupart étaient sans principes, légers, irrésolus, et leur exemple m'entraîna, durant quelques mois, à des égarements, dont je rougis presque, mon fils, de te faire l'aveu. Mon oncle blâmait ma conduite, non pas précisément parce qu'elle n'était plus celle d'un honnête jeune homme, mais parce qu'elle m'occasionnait de trop fortes dépenses ; et cette considération, qui n'avait rien d'élevé, ne m'arrêtait pas.

M. Julien d'ailleurs ne manquait pas d'exagérer mes fautes, et d'exciter contre moi la colère de M. Bélan.

Un soir, Charles, après une longue orgie, je rentrai chez mon oncle dans un désordre déplorable, et hors d'état de faire usage de ma raison. Arrivé dans ma chambre, fatigué des excès de la nuit, je me laissai tomber dans mon fauteuil, et je m'y endormis avant d'avoir songé à me mettre au lit. A mon réveil, il était jour depuis longtemps. Je portai des regards étonnés autour de moi, ne sachant plus où j'étais, ni quel était le jour de la semaine. Enfin je rassemblai mes souvenirs ; l'orgie de la veille se représenta à moi, hideuse alors et dégoûtante ! Je compris que j'avais été me jeter sur le *fauteuil de ma sainte mère*, dans un état complet d'ivresse !

—Oh ! profanation, m'écriai-je ! en tombant à genoux. Pardonne, oh ! pardonne, ma mère, à ton indigne enfant ! J'ai souillé ce sanctuaire où je reçus, si souvent, tes conseils et tes caresses ! C'est ici que tu me donnais ta bénédiction dernière ! Que je suis changé depuis ce jour ! Ma mère, bénis encore ton Aymar, rends-lui sa vertu !

Je versai d'abondantes larmes, et je me dis que ces